

# Gonzague Teilhard de Chardin

## 1) Biographie

Issu d'une famille établie depuis longtemps en Auvergne, Gonzague est né le 5 novembre 1883 à Orcines, dans le Puy de Dôme, petite commune proche de Clermont-Ferrand.

Il est le 10<sup>ème</sup> d'une fratrie de 11 enfants, qui comprend 7 garçons et 4 filles.

Il est le frère du jésuite et scientifique Pierre Teilhard de Chardin, et de son grand-père Joseph.

Son père, Emmanuel, est chartiste et membre de l'Académie des Sciences et Belles Lettres de Clermont-Ferrand, et aussi exploitant de domaines agricoles en Auvergne. Sa mère, d'origine picarde, modeste et très pieuse, se consacre à l'éducation de ses enfants et à de nombreuses actions de bénévolat.

Il est remarquable de noter que 6 frères TdC ont participé à la Grande Guerre, dont 5 se sont trouvés, à un moment ou un autre de leur parcours, dans le Soissonnais.



*Gonzague (debout), avec son frère Joseph, à Sarcenat, commune d'Orcines, Puy-de-Dôme*

Nous savons peu de choses de Gonzague, sinon qu'il grandit principalement en Auvergne, qu'il passe (deux fois) sa dernière année de bac chez les Jésuites, à Marneffe en Belgique ; qu'il obtient une licence en droit, et qu'il est plutôt bon vivant, passionné de nature et de chasse.

Physiquement, il est grand (1m84), mince, il a les yeux marron verdâtre et les cheveux châtain foncé, nous apprend son livret militaire.

Comme tous les membres de cette fratrie Teilhard, il a le sens de la famille et du devoir, et a été élevé dans la Foi Chrétienne. Et puis, nous le verrons, c'est un homme courageux.

## 2) Grande Guerre

Sursitaire, Gonzague n'a pas eu le temps d'effectuer son service militaire quand la mobilisation générale est décrétée, le 1<sup>er</sup> août 1914.

Il rejoint le 105<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie à Riom le 13 août 1914, comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe, affecté à la 32<sup>ème</sup> Compagnie.

Il écrit le 17 septembre (toutes les lettres citées sont adressées à son frère Joseph) :

*« Nous sommes toujours à attendre un ordre qui n'arrive pas. Cependant je crois qu'il ne saurait beaucoup tarder, car les types arrivés comme moi, à la 29<sup>e</sup> et à la 30<sup>e</sup> Cie ont reçu leur équipement de guerre et depuis deux jours arborent le manchon bleu sur leur képi. »*



*Gonzague (debout, le premier à gauche) au 105<sup>ème</sup> RI*

Gonzague reçoit instruction et entraînement pendant six semaines. Il passe à la 28<sup>ème</sup> compagnie, et le 25 septembre il annonce son départ à Joseph, sans illusions :

*« Nous partons décidément cette fois, ce soir ou demain pour une destination inconnue encore mais qui sera probablement l'Aisne. Les dépôts du Centre fonctionnent dur, car on en tire tout ce qu'on peut. Pour moi je suis très content de partir, bien que je ne me dissimule pas les fortes chances que j'ai d'y rester, mais c'est une éventualité à laquelle je me suis accoutumé depuis longtemps. »*

Il arrive à Confrécourt le 27 septembre, et sa compagnie est intégrée au 305<sup>ème</sup> RI, afin de remplacer les pertes des très intenses et coûteux combats de septembre pour la traversée de l'Aisne et l'accès au plateau où nous nous trouvons.

Il livre le 17 octobre ses premières impressions du front :

*« Nous venons de passer une semaine en première ligne et je t'assure que cela représente une vie vraiment dure. Nous n'étions qu'à 300m des tranchées allemandes, et toute la journée on se tirait des coups de fusil, presque sans rien voir naturellement, sur une pelle ou une pioche aperçue au-dessus du remblai. Les Allemands tirent du reste beaucoup plus que nous et emploient certainement la balle dum-dum, très reconnaissable au bruit qu'elle fait en touchant un corps dur. Quand on a entendu cela siffler sans interruption une journée entière, on n'y accorde plus la moindre attention. Une chose plus dure à s'accoutumer ce sont les gros obus, principalement ceux de 105 et au-dessus qui font un vacarme abominable et dégagent de grosses fumées noires. (...)*

*Dans les tranchées on court au fond peu de risques et jusque là je n'ai reçu qu'une balle morte sur l'épaule et un petit éclat d'obus qui n'a fait que trouer ma capote sans avoir d'autre effet que de m'engourdir le bras. »*

*« Nous creusons nos abris dans d'immenses champs de betteraves, où le terrain est très friable. Le pays en lui-même est du reste joli, mais complètement saccagé ce qu'on ne peut s'empêcher de déplorer. Il est à remarquer que la fusillade journalière ne trouble nullement les nombreux perdreaux qui habitent le plateau et qui viennent chaque soir rappeler au même lieu. »*

Le 28 octobre, autre lettre à son frère :

*« Nous avons eu une nouvelle tranchée à construire, à 150m du réseau de fils de fer des lignes allemandes. Malgré leurs puissants projecteurs et leurs fusées ils nous ont laissés tranquilles, mais le lendemain les obus ont commencé à grêler, 77, 105 et grenades. Résultat à peu près nul malgré le nombre de projectiles envoyés. (...) Toutes les « marmites » ont éclaté à côté, ce qui n'empêche qu'à la centième on commence à être un peu énervé. A cette distance là il faut se méfier des balles qui arrivent avec une justesse de mauvais goût à travers les créneaux pratiqués dans les remblais pour le tir. Trois sont entrées coup sur coup par le mur ; heureusement j'étais assis, abruti par le travail de la nuit. Il est bien certain que je suis visiblement protégé depuis quelque temps. »*

Puis, le 3 novembre, il décrit à Joseph ses activités des jours précédents :

29 octobre :

*« Journée calme, si ce n'est quelques obus qui dégringolent encore sur le village. Mais à 8h du soir les mitrailleuses commencent à claquer sur le plateau. Il faut prendre incontinent le sac et sortir de la paille. A peine dehors, les 40 recommencent à tomber. Boucan infernal. Massés à la lisière du bois où une impassibilité péniblement acquise me fait complimenter par le lieutenant.(...) Cette magnifique contenance se voit d'ailleurs abattue par le vent d'une marmite éclatant à 15m dans le bois et qui me renverse. Dure épreuve pour les nerfs. »*

Le 30 octobre, il évoque l'attaque générale de la 63<sup>ème</sup> Division, dont dépend son régiment. Le 305<sup>ème</sup> a pour mission d'enlever une redoute située à 2km au Sud-Ouest de Novron :

*« Branle-bas à 1h. Manière d'attaque générale. A 6h nous nous défilons dans les betteraves sous les balles des mitrailleuses qui sifflent comme de gros bourdons. L'artillerie embrase les 4 coins du ciel ; notre feu est extrêmement vif. Finalement nous arrêtons à une tranchée de 1<sup>ère</sup> ligne. On aurait avancé. Fusillade toute la nuit. »*

31 octobre :

*« Calme. Dors toute la journée car on est obligé comme de coutume de rester sur pied la nuit. »*

1<sup>er</sup> novembre, autre témoignage, qui montre encore une fois qu'il ne manque pas de cran :

*« Beau temps. A 10h du soir on demande quelques hommes de bonne volonté pour une mission qu'on ne précise pas. J'y vais. On commence par nous faire remettre papiers, argent etc. à nos gradés. Début plein de promesses! Il s'agit d'aller ramasser le corps d'un officier tué la veille près du réseau de fils des tranchées boches. En route à plat ventre dans les luzernes. A 20m des fils commençons à trouver des corps que nous fouillons pour établir leur identité. Fouinons là-dedans un bon moment à tourner les pauvres macchabées. Heureusement qu'on n'a pas le temps de réfléchir. Pas moyen de trouver l'officier. Soudain quelques casquettes s'agitent au-dessus du glacis en même temps qu'on entend remuer les culasses des Mannlicher. Petit moment désagréable, et nous partons dessus à la baïonnette. Arrivons avec fracas dans la tranchée mais tous mes quibus (sic) avaient foutu le camp. Avec 300 poilus qu'on ne serait pas obligé de mener à coups de pied dans les fesses il ne resterait*

*pas un allemand devant nous au bout de 24 heures. Rentrons sans encombre mais sans avoir rempli notre mission. Néanmoins je me trouve proposé en premier pour le grade de caporal. Les pipes fumées après pareilles expéditions sont fameuses !*

Et il termine sa lettre du 3 novembre à Joseph par ces mots, qui sont les derniers que nous avons de lui :

**« Pour moi je ne peux m'empêcher de me demander ce que je serai devenu intellectuellement et physiquement si pareille vie se prolonge un mois de plus. On a toujours la consolation de penser que les adversaires sont dans un pareil état, si ce n'est pire. Au revoir et bien à toi. Ton vieux. »**

Le 12 novembre 1914, nouvelle attaque générale française. Le 305<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie a pour objectif d'enlever le saillant du bois situé au sud de Nouvron.

Voici le récit de l'attaque, consigné dans le Journal des Marches et des Opérations du 305<sup>e</sup> RI :

*« A 8h précises, au signal donné par les tambours et clairons, les 4 sections de tête franchissent sans hésitation leur gradin respectif et se portent résolument à l'avant ; elles sont tout de suite soumises à un feu violent de mitrailleuses, 10 hommes sur 14 de l'escouade de tête tombent en quelques minutes; devant ces pertes impressionnantes, la section tout entière s'arrête après avoir franchi environ 30 m à l'avant de la tranchée ; la section de gauche est arrêtée à son tour après avoir gagné environ 50m. A ce moment les sections de 2<sup>ème</sup> ligne de cette même unité sont au sommet du gradin qui devient l'objectif des mitrailleuses ennemies et les files de tête tombent sur le parapet même de notre tranchée, arrêtant le mouvement de celles qui suivent...*

*L'attaque est reprise à 11h, dans les mêmes conditions que le matin ; les dispositions sont prises en conséquence, mais l'élan primitif est brisé, le feu ennemi est immédiatement concentré sur les points de notre tranchée où apparaissent nos troupes et la progression est impossible.*

*Le Commandant constate les insuccès de cette 2<sup>ème</sup> attaque et suspend l'opération. »*

A 16h30, il est pourtant décidé une troisième attaque sur la tranchée allemande, par le 321<sup>ème</sup> RI, appuyé par le 305<sup>ème</sup> RI. Le Journal des Opérations indique sobrement *« qu'elle n'a pas complètement réussi »*...

Le bilan des attaques du 12 novembre est très lourd. Il se solde par 81 morts (avec 133 blessés et 8 disparus) dans le régiment. Parmi les tués se trouve Gonzague TdC. On sait que ses derniers mots furent pour ses parents.

Il venait d'avoir 21 ans.

Une lettre de Pierre à ses parents nous donne les seules informations dont nous disposons sur sa mort :

*« Les détails que vous me donnez sur la fin de Gonzague sont bien tels que je les espérais, plus consolants même que je n'osais le prévoir. Ainsi il est mort franchement, en plein accomplissement du devoir; les balles ne sont pas venues le prendre à l'improviste, comme cela arrive à tant d'autres, il n'a pas connu les longues heures d'abandon qui suivent la blessure.*

*(...) Il reste comme un exemple devant tous ceux qui l'ont connu. »*

De son côté Joseph écrit :

*« Il faut se dire qu'une fin comme la sienne est préférable à toutes les vies possibles et que la peine qui reste est seulement pour nous. »*

Pierre écrira plus tard à ses parents, après la mort d'un autre de ses frères, Olivier, en mai 1918 :

*« Entre nous c'était admis que l'un ou l'autre pouvait disparaître et que ce serait bien... Est-ce que votre plus grand désir n'était pas en somme que vos fils servent et que leur existence réussisse, beaucoup plus qu'ils ne vieillissent ? »*

Gonzague a été enterré dans une tombe provisoire à Fontenoy, sur laquelle Joseph viendra se recueillir en janvier 1918.

Il repose maintenant dans le caveau de la famille Teilhard de Chardin, à Clermont-Ferrand.

Emmanuel du Passage 11 novembre 2014